

PORTRAITS EN SILHOUETTES

L'ACCIDENT



FIG. I.—Manière de procéder pour obtenir un portrait de profil.



FIG. II.—Modèle de découpage d'un portrait vu de face.



FIG. III.—Effet obtenu par la carte, très près du mur.



FIG. IV.—Effet obtenu par la carte, à distance.

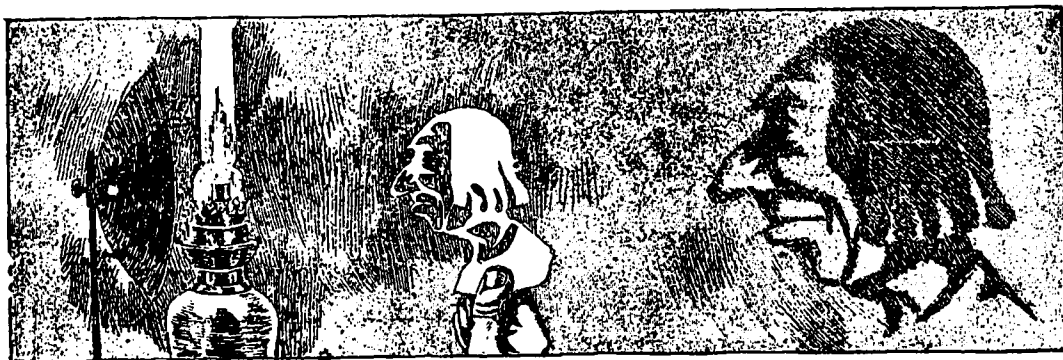


FIG. V.—Comment on présente la carte à la lumière.

CONSEILS POUR L'EXÉCUTION DES PORTRAITS EN SILHOUETTES

Le dessin. Le portrait en silhouette s'exécute plus facilement de profil que de face.

Faire placer le modèle devant une lumière à réflecteur et le plus près possible d'un papier blanc, tendu sur un mur, comme il est indiqué dans la figure I.

Les ombres. Dessiner le contour d'un trait noir. Reprendre ensuite le dessin directement d'après le modèle en exécutant les yeux, la bouche, etc. Ce premier travail fait au fusain, repasser d'un seul trait noir le profil et les parties qui ne sont pas ombrées.

Découpage. Découper le profil et les blancs à la pointe d'un canif, ce qui donnera une carte découpée dans le genre de la carte représentée par la figure II.

Manœuvre. Cette carte produira, placée très près du mur, la figure III, et c'est en la plaçant ainsi qu'on corrigera le portrait.

L'effet à rechercher est indiqué dans la figure IV. Il s'obtient en cherchant entre le mur et la lumière, l'endroit précis où l'ombre ne forme pas une arrête vive. Le portrait s'estompe alors de la façon la plus heureuse.

Quelques conseils. Découper plusieurs fois la tête de la femme et la caricature que nous donnons à titre de spécimens de façon à se former la main, s'attaquer alors aux portraits, en ayant soin de commencer par des profils d'hommes aussi caractéristiques que possible.

Du Havre à Barentin, l'express avait marché à sa vitesse réglementaire, sans incident ; et ce fut Henri qui, le premier, du haut de sa cabine de vigie, au sortir de la tranchée, signala le fardier en travers de la voie. Le fourgon de tête se trouvait boudé de bagages, car le train, très chargé, amenait tout un arrivage de voyageurs, débarqués la veille d'un paquebot. A l'étrécit, au milieu de cet entassement de malles et de valises, que faisait danser la trépidation, le conducteur-chef était debout à son bureau, classant des feuilles ; tandis que la petite bouteille d'encre, accrochée à un clou, se balançait, elle aussi, d'un mouvement continu. Après les stations où il déposait des bagages, il avait pour quatre ou cinq minutes d'écritures. Deux voyageurs étant descendus à Barentin, il venait donc de mettre ses papiers en ordre, lorsque, montant s'asseoir dans sa vigie, il donna, en arrière et en avant, selon son habitude, un coup d'œil sur la voie. Il restait là, assis dans cette guérite vitrée, toutes ses heures libres, en surveillance. Le tender lui cachait le mécanicien ; mais, grâce à son poste élevé, il voyait souvent plus clair et plus vite que celui-ci. Aussi le train tournait-il encore, dans la tranchée, qu'il aperçut, là-bas, l'obstacle. Sa surprise fut telle qu'il douta un instant, effaré, paralysé. Il y eut quelques secondes perdues, le train filait déjà hors de la tranchée, et un grand cri montait de la machine, lorsqu'il se décida à tirer la corde de la cloche d'alarme, dont le bout pendait devant lui.

Jacques, à ce moment suprême, la main sur le volant du changement de marche, regardait sans voir, dans une minute d'absence. Il songeait à des choses confuses et lointaines, d'où l'image de Séverine elle-même s'était évanouie. Le branle fou de la cloche, le hurlement de Pecqueux, derrière lui, le réveillèrent. Pecqueux, qui avait haussé la tige du cendrier, mécontent du tirage, venait de voir, en se penchant pour s'assurer de la vitesse. Et Jacques, d'une pâleur de mort, vit tout, comprit tout, le fardier en travers, la machine lancée, l'épouvantable choc, tout cela avec une netteté si aiguë, qu'il distingua jusqu'au grain des deux pierres, tandis qu'il avait déjà dans les os la secousse de l'écrasement. C'était l'inévitable. Violentement, il avait tourné le volant du changement de marche, fermé le régulateur, serré le frein. Il faisait machine arrière, il s'était pendu d'une main inconsciente au bouton du sifflet, dans la volonté impuissante et furieuse d'avertir, d'écarter la barricade géante, là-bas. Mais, au milieu de cet affreux sifflement de détresse qui déchirait l'air, la Lison n'obéissait pas, allait quand même à peine ralentie. Elle n'était plus la docile d'autrefois, depuis qu'elle avait perdu dans la neige sa bonne vaporisation, son démarrage si aisé, devenue quinquanteuse et revêche maintenant, en femme vieillie, dont un coup de froid a détruit la poitrine. Elle soufflait, se cabrait sous le frein, allait, allait toujours, dans l'entêtement alourdi de sa masse. Pecqueux, fou de peur, sauta. Jacques, raidi à son poste, la main droite crispée sur le changement de marche, l'autre restée au sifflet, sans qu'il le sût, attendait. Et la Lison, fumante, soufflante, dans ce rugissement aigu qui ne cessait pas, vint taper contre le fardier, du poids énorme des treize wagons qu'elle traînait.

Alors, à vingt mètres d'eux, du bord de la voie où l'épouvante les clouait, Misard et Cabuche les bras en l'air, Flore les yeux béants, virent cette chose effrayante : le train se dresser debout, sept wagons monter les uns sur les autres, puis retomber avec un abominable craquement, en une débâcle informe en miettes, les quatre autres ne faisant plus qu'une montagne, un enchevêtrement de toitures défoncées, de roues brisées, de portières, de chaînes, de tampons, au milieu de morceaux de vitre. Et, surtout, l'on avait entendu le broiement de la machine contre les pierres, un écrasement sourd terminé en un cri d'agonie. La Lison, éventrée, culbutait à gauche, par-dessus le fardier ; tandis que les pierres fendues volaient en